

DANSE

Mouvements
et paroles d'ici

Page C 4



CINÉMA

Un grand petit film

Page C 6

LE DEVOIR

C A H I E R

CULTURE

Free jazz
et Black
PowerLa Casa Del
Popolo présente
un festival
décapant
du 2 au 23 juinSERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Il y a tout d'abord l'affiche. Singularité linguistique oblige, elle est double. Couleur brun prolétaire pour les Anglois; orange m'as-tu-vu pour les Francois. Sur l'une comme sur l'autre les noms des musiciens qui se produiront à la Casa Del Popolo entre le 2 et le 23 juin sont évidemment les mêmes.

On lit, on relit et on prend ce recul qui va avec la paresse. En clair, on y va lentement. On prend le temps de ruminer quelque peu, histoire de discerner où qu'elle est la particularité. Cet exercice achevé, on se dit: «O punaise, c'est très lutte des classes. Ça va être politiquement bruyant.» Il n'y a pas de quoi rigoler. Encore que...

En deux mots et quelques autres, la programmation de cette fête musicale se démarque par son empreinte free jazz et Black Power. Les plus vieux se souviendront certainement de ce livre écrit par Philippe Carles et Jean-Louis Comolli, aux Éditions 10/18, dans lequel ces derniers déclinaient les us et coutumes de ce mouvement baptisé justement jazz libre et pouvoir noir.

Bon, c'est bien beau tout ça, ne manquera pas de cogiter le citoyen et la citoyenne ou inversement, mais pourquoi que ça va être plus *Attica Blues* et *Mama Africa* que jazz pour Chrysler ou jazz fleur bleue? Parce que les contre-bassistes William Parker et Alan Silva, le trompettiste Joe McPhee, le violoniste Billy Bang, les saxophonistes David Ware, Jean Derome et Peter Brötzmann, le batteur Hamid Drake, ainsi que le pianiste Matthew Shipp ne l'entendent pas autrement, le jazz, que combattant. voire râpeux.

Ils sont tous des funambules évoluant sur le fil de la syncope. Sur ce fil dressé, dans l'ordre chronologique, par Eubie Blake: Jelly Roll Morton, Thelonious Monk, Charles Mingus, Cecil Taylor, John Coltrane, Albert Ayler, Archie Shepp et Julius Hemphill. A bien des égards, ceux qui occuperont la scène de la Casa sont les héritiers de ce groupe d'individualités qui ne pouvaient pas se contenter de jouer pour parce que souvent il y a obligation de jouer contre. Contre le jazz d'hôtel, contre une conception de la politique, contre l'asservissement aux compagnies, contre l'air du temps lorsque celui-ci est étouffant. Mettons qu'ils sont militants et non artistes soumis.

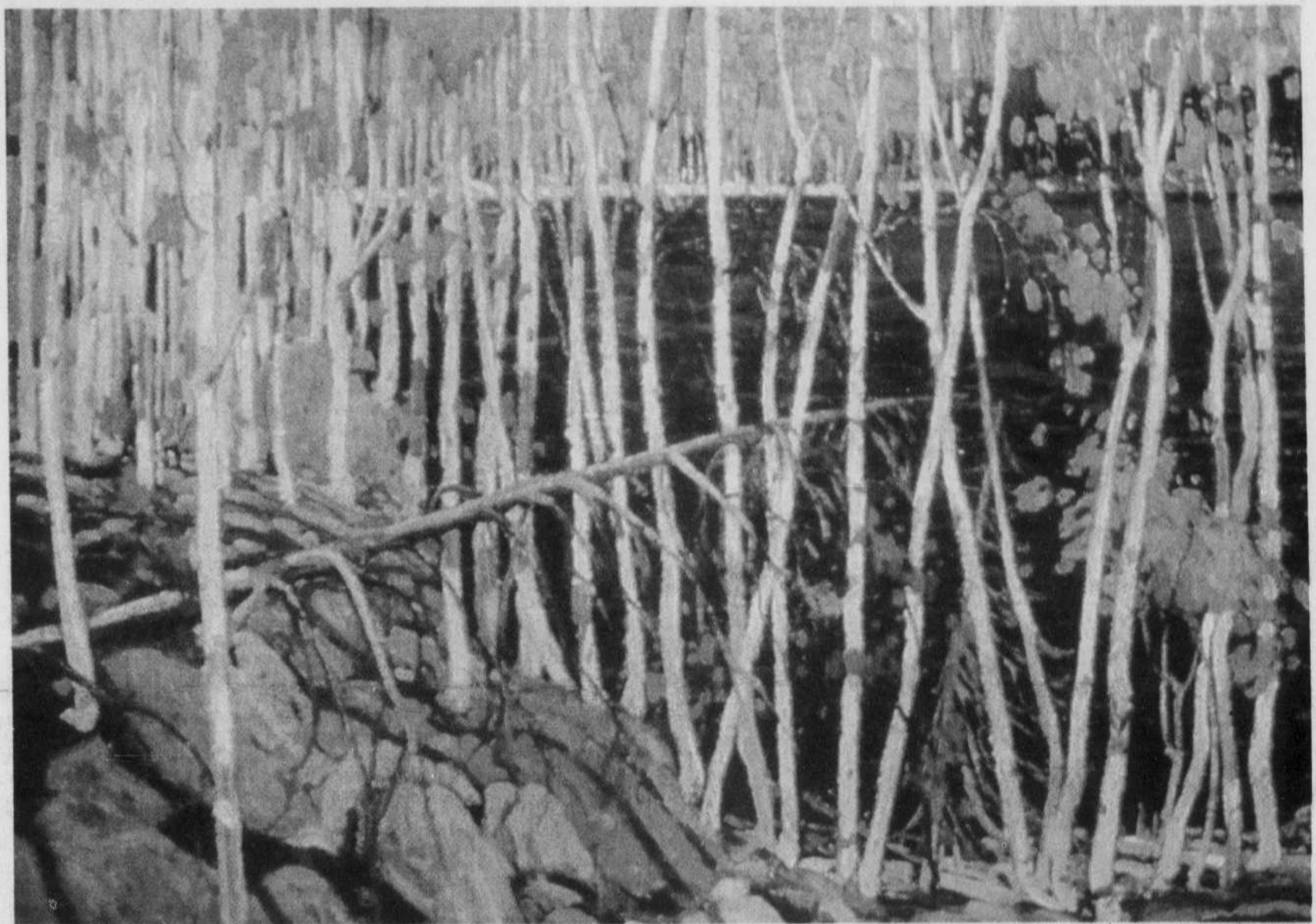
L'un d'entre eux symbolise particulièrement bien cette tendance, car il n'a jamais abandonné la partie. Il était acteur du free jazz dans les années 60, il l'est toujours resté. Il s'appelle Sunny Murray. Il joue de la batterie. Son style?... Le déluge! Sa présence doit être particulièrement saluée.

Table rase

Il s'est installé à New York à une époque de grands bouleversements artistiques. La combinaison de son temps dans ce temps doit être soulignée. Pourquoi? Parce que beaucoup faisaient dans la table rase. Lorsque Murray débarque dans la Grosse Pomme, Robert Rauschenberg et Jaspers Johns dans la peinture, Kerouac et Ginsberg dans les lettres, John Cassavettes dans le cinéma, Cecil Taylor, Paul Bley et Ornette Coleman dans le jazz multiplient les pieds de nez à l'endroit de l'académisme. Observons qu'ils étaient de méchant humeur.

Toujours est-il que dès 1959, Murray devient membre du trio de Cecil Taylor.

VOIR PAGE C 6: FREE JAZZ

Tom Thomson, *Dans le Nord. Hiver 1915.* Huile sur toile.

SOURCE: MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

GRANDS ESPACES
nouvelles frontières

LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA (MBAC) S'APPRÊTE À ÉBRANLER QUELQUE PEU LA STATUE DE L'ARTISTE CANADIEN-ANGLAIS TOM THOMSON (1877-1917), DONT LA VIE, LA CARRIÈRE ET L'ŒUVRE, AVEC CELLES DE GREY OWL, ONT SANS CONTREDIT SUSCITÉ LE PLUS D'ÉCRITS ET DE MYTHES AU PAYS. HOMME DES BOIS ÉLEVÉ AU RANG DE DIVINITÉ, MEMBRE RÉPUTÉ DU GROUPE DES SEPT, FONDÉ EN 1920 ET PASSÉ À L'HISTOIRE COMME L'UN DES REGROUPEMENTS DE PEINTRES AYANT LE PLUS MARQUÉ L'ART ET L'IMAGINAIRE CANADIENS, THOMSON EST UNE AUTHENTIQUE LÉGENDE. MAIS IL A AUSSI MARQUÉ UNE MODERNITÉ AUX MULTIPLES VISAGES.

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

En cinq ans, de 1912 à 1917, Tom Thomson est passé d'artiste commercial à héros national. En cinq ans de production, il est parvenu, grâce à une quarantaine de tableaux et plus de 400 esquisses, à développer un style marqué par un colorisme remarquable et la production de motifs forts, tous appuyés sur son sujet de prédilection, la nature. À Ottawa vient de s'ouvrir la première rétrospective en 30 ans consacrée à l'art de Thomson, ici replacé dans le contexte esthétique et socioéconomique de son époque.

Né en 1877 près de Claremont, en Ontario, Thomson a commencé à peindre à l'huile en 1911. Ce n'est qu'en 1914, trois ans avant sa mort, qu'il se consacre pleinement à son art. Ses nombreux voyages dans le Nord ontarien, son goût prononcé pour la nature sauvage, son silence et le caractère secret de sa vie ont contribué à faire de lui la figure par excellence de l'artiste mythique. L'aura de Thomson auprès des artistes visuels est difficilement saisissable, bien que les écrivains et poètes du Canada anglais en aient fixé les contours. Même la culture populaire, encore récemment, s'est fait l'écho de sa légende. Dans la chanson *Three Pistols* de l'album *Road Apple* (1991), le groupe rock canadien The Tragically Hip chante: «Tom Thomson came paddling past / I'm pretty sure it was him...» («Tom Thomson est passé en canot / Je suis presque sûr que c'était lui»).

Tom Thomson est un peintre autodidacte. Sa vie dans la région du parc Algonquin, au nord de l'Ontario, où il a peint et travaillé comme guide

de pêche et garde forestier, a nourri sa peinture. Les lieux communs autour de sa carrière, inspirés du fameux *coast to coast* canadien, veulent que le travail de friche qu'il a réalisé en peinture, dans le créneau moderniste, soit intimement lié aux frontières de la nature sauvage sans cesse repoussées par lui, telle une quête. La mort de Thomson, survenue par noyade et dans des circonstances demeurées mystérieuses le 8 juillet 1917 au lac Canoe, allait accélérer le passage vers le mythe.

Toute son existence était alors vue comme une sorte de communion avec les esprits du Nord, lesquels avaient déjà rappelé à eux quelques artistes. Fait nouveau: l'exposition évoque le cas de Neil McKechnie, jeune homme à l'avenir prometteur, emporté par les rapides en 1904. C'est une autre des contributions importantes de l'exposition que d'éclairer les récits fondateurs qui ont forgé la fortune critique de Thomson après sa disparition. Ainsi, la mort de Thomson rejoindrait celle de McKechnie, toutes deux résonnant de celles des milliers de Canadiens tombés au combat pendant la Première Guerre mondiale. Thomson est décédé trois mois après la bataille de Vimy: le fait, qui a été perçu comme le sacrifice de l'artiste à son art, a rejoint le sacrifice des soldats canadiens au front. La culture populaire a très tôt alimenté ces croisements, analysés avec doigté par Andrew Hunter dans la publication qui accompagne cette exposition coordonnée par Charles C. Hill, conservateur de l'art canadien au MBAC.

Approches multiples

Le terrain balisé par l'exposition est considérable. Plus de 140 esquisses, huiles, peintures

de Thomson fondent un parcours augmenté de plusieurs photographies et d'œuvres d'autres artistes qui rendent hommage à Thomson ou qui témoignent de sa renommée, en plus d'œuvres graphiques qui replacent l'artiste dans le contexte esthétique qui fut le sien.

La rétrospective est composée de cinq sections. Plusieurs historiens de l'art ont contribué à la vaste étude qui a précédé cette exposition au titre dont le laconisme joue du mythe par sa concision même: *Tom Thomson*. Dennis Reid, Andrew Hunter, Sandra Webster-Cook et Anne Ruggles ont, outre Charles Hill, fourni leur expertise. Dennis Reid est conservateur en chef au Musée des beaux-arts de l'Ontario; Andrew Hunter est artiste et commissaire indépendant; Sandra Webster-Cook est conservatrice des peintures au Musée des beaux-arts de l'Ontario et Anne Ruggles l'est elle-même au MBAC. La publication et l'exposition sont issues d'un partenariat entre l'institution d'Ottawa et celle de Toronto. Joan Murray, qui a déjà publié deux monographies sur Thomson, dont la récente et très romantique *Tom Thomson - Design For A Canadian Hero* (Dundurn Press, 1998), a quant à elle été chargée d'établir une chronologie serrée ainsi que l'édition des rares lettres laissées par Thomson.

Réalisée par Charles C. Hill, la section principale de l'exposition retrace la chronologie des œuvres de l'artiste. Depuis les premières esquisses peintes *in situ* lors des premières grandes expéditions en canot, en 1912, jusqu'au dernier tableau, *Le Vent d'Ouest*, peint lors du dernier hiver passé dans le parc Algonquin, cette portion retrace, comme les saisons, les cycles

VOIR PAGE C 2: ESPACES

THOMSON

Les œuvres de Thomson ont nourri le mythe du Nord ontarien tel qu'entretenu par les guides touristiques

SUITE DE LA PAGE C 1

de l'art de l'artiste ontarien. C'est ainsi que, de petits formats en petits formats emportés par Thomson sur le terrain, sa manière s'émancipe, adopte momentanément un impressionnisme plus linéaire que le modèle français pour accéder à un schématisme et faire preuve d'une faculté, louée par plusieurs, de capter les couleurs du Nord et d'en faire voir la lumière. La rapidité avec laquelle Thomson a développé son art est particulièrement visible dans cette section de la rétrospective.

La partie ordonnée par Dennis Reid présente 20 toiles, esquisses à l'huile, œuvres graphiques et peintures décoratives. Elle vise à situer l'artiste à l'intérieur des mouvements élargis Arts and Crafts et Esthétique qui ont eu cours à Toronto au cours des deux premières décennies du XX^e siècle. Des toiles de prédécesseurs et de contemporains tels Mary Hiestler Reid, George Reid, C. W. Jefferys, A. Y. Jackson, J. E. H. MacDonald, Arthur Lismer, Fred Varley et Lawren Harris (ces cinq derniers membres du Groupe des Sept) permettront d'apprécier l'œuvre de Thomson en fonction des préoccupations artistiques de son temps.

Le mythe du nord

Une autre section de l'exposition tente de montrer en quoi Thomson n'est pas aussi inclassable et



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

Little Cauchon Lake / Petit lac Cauchon, printemps 1916.

isolé que ce qu'en dit la légende. En abordant le contexte socioéconomique dans lequel l'artiste a évolué, oscillant entre, d'une part, une conception du tourisme contestée, comme l'écrit Hunter, par «les partisans du nouveau tourisme de loisir au confort douillet et ceux qui veulent que leur Nord demeure un lieu de solitude et d'aventure» et, d'autre part, la transformation de sites touristiques livrés à l'exploitation forestière, cette partie de l'exposition montre en quoi la pureté du Grand Nord, à laquelle l'intégrité et la droiture de Thomson se seraient abreuées, est une notion éminemment discutable. Au début du XX^e siècle, la nature est un objet que se disputent des aventuriers en quête de sensations fortes et la bourgeoisie fuyant l'environnement de plus en plus étouffant de la grande ville.

Ainsi, les œuvres de Thomson ont nourri le mythe du Nord ontarien tel qu'entretenu par les guides touristiques et par les œuvres des autres artistes, que le fantôme de nouvelles contrées picturales et territoriales à explorer stimulait au plus haut point, celles-ci étant étroitement liées à la création d'un art national.

Finalement, la section des œuvres choisies par Sandra Webster-Cook et Anne Ruggles est consacrée aux techniques et matériaux employés par Thomson. Celle-ci aborde aussi le problème des nombreux faux disponibles sur le marché, dont les fabricants se sont approprié l'art et la vie de Thomson, tout comme les biographes et les artistes qui l'ont suivi.

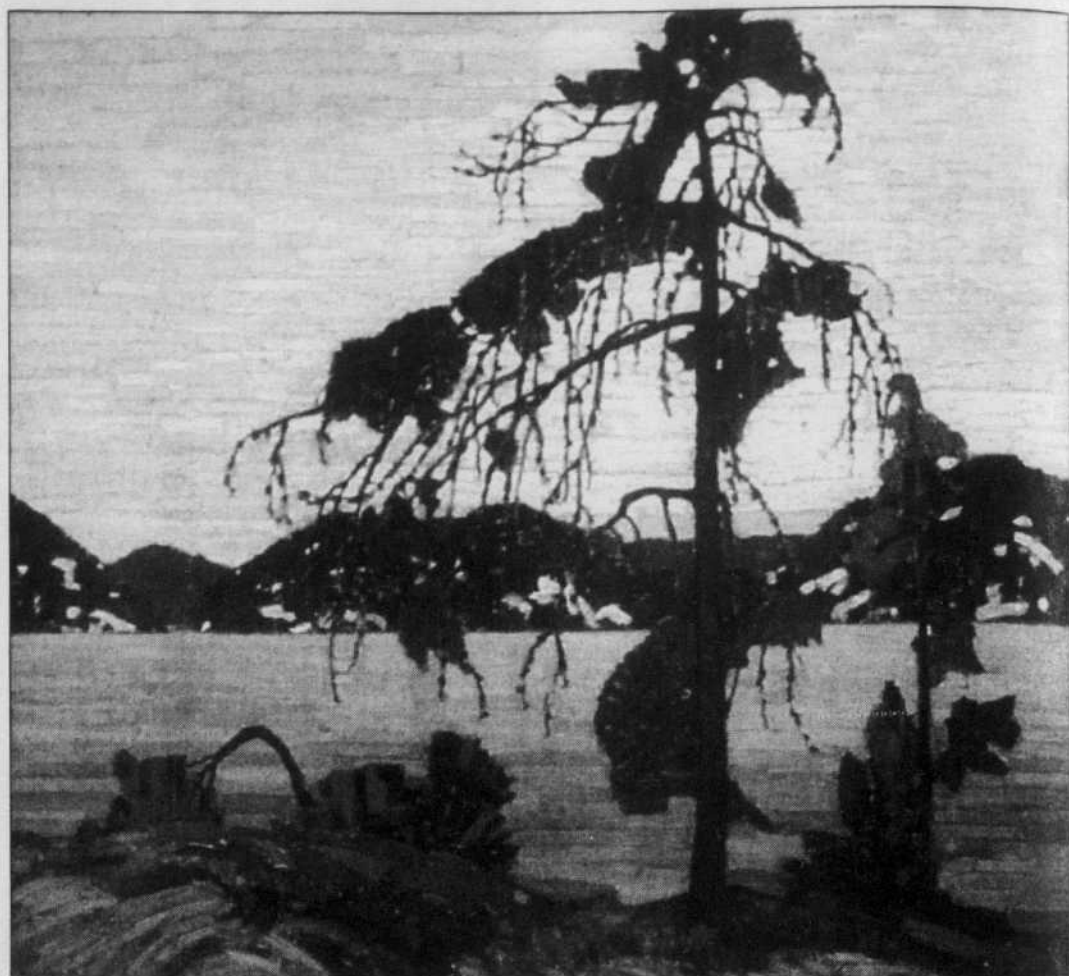
Mythologie posthume

La dernière salle de l'exposition aborde la mythologie posthume créée autour de la vie et de la disparition du peintre. Son corps n'a été retrouvé que huit jours après son décès par noyade. Il sera d'abord inhumé dans le parc Algonquin mais la dépouille sera plus tard transportée au cimetière de Leith, en Ontario, où se trouve sa famille. Ses amis ont érigé au lac Canoe un cairn commémoratif portant une plaque conçue par J. E. H. MacDonald, ce qui ne donne qu'un aperçu de l'ampleur du mythe en train d'être créé à partir de juillet 1917.

Les textes sur Thomson, fait remarquer Hunter dans son essai rédigé pour le catalogue, se terminent souvent par ces mots de MacDonald, reproduits sur la plaque et qui expriment une sorte de «vérité» profondément ancrée dans la culture canadienne: «Nous avons posé notre regard et vu que les choses avançaient / Pour aboutir à une issue sacrée / Et toutes les belles choses nous ont semblé plus rares / Grâce à notre ami.»

TOM THOMSON

Musée des beaux-arts du Canada
À Ottawa
Du 7 juin au 8 septembre 2002



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

The Jack Pine / Le Pin, hiver 1916-17.

Un magnifique coloriste

Le conservateur de l'art canadien du Musée des beaux-arts du Canada explique l'absence du mythe Thomson au Québec

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

La renommée de Tom Thomson n'est pas aussi grande au Québec. Son mythe encore moins. Le Québec possède ses propres mythes d'artistes singuliers, plus tardifs: Borduas, l'artiste exilé, et Riopelle, le «trappeur supérieur», comme l'a baptisé Breton, qui remplissent les cases que l'art et son histoire aiment à réserver aux mythologies. Mais la méconnaissance, au Québec, de cet artiste qui domine le panthéon des artistes canadiens, selon Charles C. Hill, tient à d'autres facteurs.

Deux raisons expliqueraient cette méconnaissance, selon le conservateur de l'art canadien du Musée des beaux-arts du Canada. «D'abord, il y a une autre tradition du paysage au Québec. C'est une image rurale de la nature. Ça commence au XIX^e siècle et continue jusqu'aux années trente. Je pense évidemment à Suzor-Côté, un artiste qui précède Thomson mais qui continue à peindre dans les années 20. Clarence Gagnon et Marc-Aurèle Fortin ne lui sont pas identiques mais participent d'une même continuité.»

En Ontario, l'identification avec une image rurale du pays, retrouvée à la fin du XIX^e siècle chez Homer Watson ou George Reid, «se transforme au moment où Thomson travaille. La nature sauvage, vierge — qui évidemment n'est pas sauvage ni vierge entièrement mais qui est peu habitée —, explique le conservateur, devient plus importante et on ne montre pas les transformations apportées par la colonisation. C'est l'image de la nature pure — le terme est contradictoire — qui s'impose, même si Thomson a montré des images de l'exploitation forestière». D'autres facteurs, comme le mouvement du terroir, la vague créditiste qui a suivi le gouvernement duplessiste, bref, le mouvement conservateur agricole de droite, depuis la fin du XIX^e siècle, sont des valeurs, au Québec, divergentes de celles qui ont permis à la légende de Thomson de naître.

Aussi, dès après son décès, «Thomson a été lié à une idéologie nationaliste canadienne», explique Hill. «En partie, ça pourrait faire partie du rejet du Groupe des Sept au Québec. Cela a été formulé par les collègues de Thomson, qui l'ont incorporé dans leurs batailles. Or Thomson n'a jamais exprimé de telles positions lui-même. Partageait-il ce sentiment? On ne le sait pas.» Le Groupe des Sept était très «agressif» dans sa lutte pour un art presque pancanadien, «ce qui est contradictoire puisqu'un paysage ne peut représenter tous les paysages au pays». Sauf erreur, le Musée des beaux-arts de Montréal serait la seule institution québécoise à posséder de ses œuvres: «On ne le voit pas», indique Charles C. Hill.

Le mythe déconstruit

La rétrospective va dans une autre direction que celle, plus romantique, défendue par plusieurs biographes. Le mythe est déconstruit, l'artiste resitué dans un contexte. «On le remet en contexte et, en faisant cela, on dit qu'il est unique et en même temps qu'il ne l'est pas», explique le conservateur. Par la force de son expression, par les couleurs et la vivacité de son œuvre, il est différent de tous les autres artistes de sa génération au Canada. En même temps, il y a des aspects de son œuvre qui sont liés aux autres artistes. Le contexte esthétique et aussi le milieu dans lequel il travaille n'étaient pas si isolés que cela. Ce n'est pas l'homme des bois isolé de tout contexte, qui n'avait de contacts avec personne, ni un artiste vierge qui sort du bois avec ses esquisses sous le bras et qui tout à coup devient un génie innocent. Ce n'est pas du tout ça.»

Thomson a appris de ses collègues et il reflète des préoccupations partagées par son milieu et la

société dans lesquels il a travaillé. «L'identité de Thomson est posthume. Il devient quelque chose de plus grand que lui. Avant sa mort, très peu d'éléments sont documentés: quelques va-et-vient, quelques critiques dans la presse, les œuvres qu'il a exposées, les quelques lettres qu'il a laissées», raconte Hill.

L'étude du contexte socioéconomique entourant Thomson permet de comprendre dans quel système l'artiste évoluait. «Les barrages, le déboisement faisaient partie du paysage, qui n'était pas vierge. C'est un paysage réaménagé pour faciliter le passage des billes de bois. La pêche était aussi importante pour lui que la peinture.» Charles C. Hill soutient qu'il faut désormais se questionner sur l'image de la nature que Thomson a léguée. «Ça reste à être précisé. Thomson partait souvent pour voir la fin de l'hiver et le début du printemps. Selon moi, c'est ça qui l'intéresse, les dernières traces de neige dans le bois, la débâcle des glaces. Ce sont les seules références qu'on retrouve dans ses lettres sur le sujet. Il parle aussi des changements des couleurs de l'automne.»

L'engouement pour la nature comme baume sur les plaies de la vie urbaine, de plus en plus aliénante, a rendu Thomson plus populaire auprès d'une certaine bourgeoisie. «Cette idée de quitter la ville, d'abord pour les banlieues puis pour les chalets, les camps d'été, dans un mouvement plus large de santé publique lié aux problèmes urbains, le rejet de la ville», tout ceci fait partie du mythe canadien, indique Hill. Le développement de l'art aux États-Unis et en France, par exemple, est fortement lié à celui de la ville, à ses loisirs, à ses occupations, à la notion de travail.

Pour Thomson, la question demeure, qui a alimenté le mythe, de ce qu'il aurait pu devenir s'il avait vécu plus longtemps. Il a cristallisé les histoires de bûcherons, de trappeurs, de tous ceux qui ont été avalés par les bois. Ce qui reste de Thomson, après cette révision qui le ramène à des dimensions plus humaines? «Pour moi», indique Hill, «c'est toujours la couleur. Les effets qu'il crée dans ses œuvres sont impressionnants. Les gens s'intéressent plus à sa mort. Mais la seule raison de s'intéresser à sa mort, c'est à cause de sa vie, la seule raison de s'intéresser à sa vie, c'est son œuvre.»



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

Snow and Rocks / Neige et rochers, printemps 1916.

Musique de chambre

Trio Beaux-Arts
Quatuor Leipzig
Les Vents d'Orford
Quatuor Molinari
Colorado Quartet

Grands solistes

Agnès Mellon
Anton Kuerti
Karina Gauvin
Scot Weir
Karl Leister

Bienvenue à l'opéra

W.A. Mozart-Don Giovanni

Incroyables chambristes

Janos Starker
André Laplante
Terence Helmer
Denis Brott
Kenneth Weiss

... et plus

FESTIVAL

DU 29 JUIN AU 17 AOÛT

DIRECTION ARTISTIQUE : AGNÈS GROSSMANN www.arts-orford.org

ORFORD

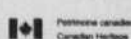
Abonnez-vous
dès maintenant



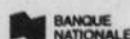
Centre d'Arts Orford

3165, chemin du Parc
Orford (Qc)
J1X 7A2

1 888 310 3665
819 843 9871
centre@arts-orford.org



Province ontarienne
Ontario Heritage



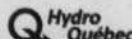
BANQUE
NATIONALE



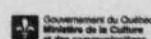
Ioto-Québec



Bell



Hydro
Québec



Gouvernement de l'Ontario
Ministère de la Culture
et des Communications

Festival Danse Canada
en coproduction avec le Centre national des arts

7-15 juin
2002

www.canadadance.ca

Renseignements : 613.947.7000 ext. 741



Compagnie Marie Chouinard

Étude n° 1

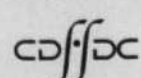
Des feux dans la nuit

Samedi 8 juin 20 H 30 Théâtre du CNA 29,50 \$

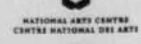
Billets en vente dès maintenant!

ticketmaster.ca

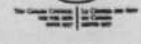
(613) 755-1111



NATIONAL ARTS CENTRE
CENTRE NATIONAL DES ARTS



NATIONAL ARTS CENTRE
CENTRE NATIONAL DES ARTS



NATIONAL ARTS CENTRE
CENTRE NATIONAL DES ARTS



NATIONAL ARTS CENTRE
CENTRE NATIONAL DES ARTS

LE DEVOIR

Culture

THÉÂTRE

S'amuser à tout risquer...

Momentum présente Deus Ex Machina –
Tryptique polymorphe et spontané,
ce samedi seulement, à l'Union française

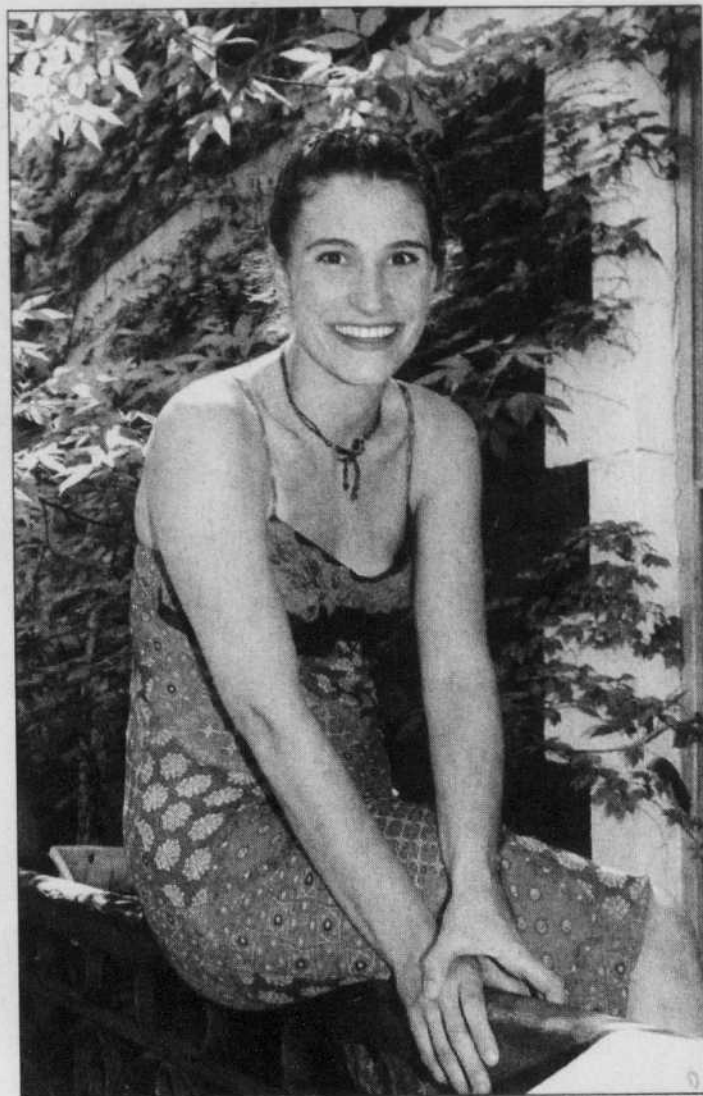
MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Elle est comme tombée dedans quand elle était petite: dès l'âge de cinq ans, Salomé Corbo jouait dans son premier spectacle. «Un flash de cinq minutes, dans la ruelle Chateaubriand, avec la Fanfare Pour-pour», explique-t-elle avec un sourire à faire fondre toutes les fanfares du monde. C'était il y a 20 ans. Aujourd'hui elle traficotte du côté de Momentum dont elle assurera «la mise en plis», comme elle dit, du prochain spectacle. Ça porte le titre de *Deus Ex Machina – Tryptique polymorphe et spontané*. Et ça n'a lieu qu'une fois, ce samedi soir précisément, à 20h, dans la salle de l'Union française, rue Viger. Comme la salle ne compte que 200 places, on suggère aux fanatiques du groupe de se précipiter sur le téléphone dès qu'ils auront lu ces lignes... et on les retrouve plus bas.

Pour les gens qui orbitent autour de Momentum, ce spectacle est un *deus*. «C'est une vieille formule qui date d'une bonne dizaine d'années», reprend Salomé Corbo. Nous l'avons un peu trafiquée pour les circonstances. Développé par la Ligue universitaire d'improvisation (LUI), le *deus* est une forme théâtrale basée sur l'improvisation dans laquelle on ne retrouve pas de compétition entre des équipes ou des individus. Le *deus* implique que les comédiens qui s'y livrent construisent ensemble une seule et même impro.

Ici, il réunit une douzaine d'artistes volontaires et se déploie en un triptyque. En fait, pour être précis, seule la première partie du spectacle est un *deus*. Six comédiens y participent: Céline Bonnier, Réal Bossé, Salomé Corbo, Stéphane Demers, François Papineau et Marcel Pomerle. Avant d'entrer en scène, ils auront choisi au hasard des éléments de costumes et de décors. Quant au thème de l'impro qu'ils construiront ensemble pendant une heure, c'est le public qui le choisira, au hasard, dans un dictionnaire. Le tout sera mené par une sorte de M.C., le *Deus* lui-même, Antoine Vézina.

La seconde partie du spectacle, *Ex*, «pour *Extase*», précise la metteuse en plis, regroupera aussi six comédiens — Isabelle Brouillette, Guillaume Choinière, Nathalie Claude, Stéphane Crête, Dominique Leduc et Sylvie Moreau — qui, contrairement à la première équipe, auront, eux, développé «secrètement» un personnage. Ici, le rôle du *Deus* sera de déterminer trois lieux, au hasard bien sûr, et d'interviewer les six comédiens pour que le public connaisse chacun de leur personnage. C'est alors la salle qui choisira trois duos différents associés, chaque fois, à un lieu. Chaque duo devrait courir pendant une quinzaine de minutes et ici Salomé Corbo et un comparse agiront comme «radicaux libres», c'est-à-dire comme supports scénographiques appuyant l'action (un serveur, un passant, un nuage, un mort, etc.). Quant au *Deus*, il a aussi tout le loisir, en tout temps, de s'improviser metteur en scène. Vous suivez? Tant mieux, parce que la troisième partie du triptyque polymorphe est la plus difficile à décrire... Cette troisième partie, elle pren-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Salomé Corbo: «Ni le NTE ni Momentum ne cherchent à plaire à qui que ce soit. Ce sont deux compagnies laboratoires pour lesquelles la recherche et la création sont absolument prioritaires.»

dra la forme d'un joyeux party. «Nous voulons que les gens participent, qu'ils dansent et qu'ils s'amuse», poursuit Salomé Corbo. C'est la partie «*Machina*» du spectacle et nous souhaitons vraiment ouvrir la machine. Il y aura de la musique. Et des activités diverses. Les spectateurs auront l'occasion de bouger en dansant sous les élucubrations musicales d'une DJ (Miriam), mais aussi en passant de l'une à l'autre des petites interventions préparées par l'équipe de comédiens.

Dans un coin, par exemple, François Papineau et deux comédiens construiront un meuble; Salomé Corbo tricoterait en radotant et ceux qui voudront partager ses histoires n'auront qu'à se joindre à elle; ailleurs, le *Deus* jouera une partie d'échecs avec des spectateurs et quelqu'un peindra une toile. Pendant ce temps, des *cigarettes girls* circuleront un peu partout en vendant des CD des performances passées de Momentum et la séance de délire collectif festif plus ou moins contrôlée pourrait se terminer aux petites heures de la nuit...

Même combat

L'occasion est trop belle pour ne pas souligner que, pour une rare fois, l'espace réservé au théâtre dans ce cahier est occupé tout entier par deux des compagnies les plus stimulantes du petit monde du théâtre montréalais. Trop belle aussi pour ne pas demander à Salomé Corbo de préciser la démarche de Momentum par rapport à celle du NTE. «Je

vois d'abord beaucoup de points communs», répond-elle. *L'exploration systématique de nouvelles formes théâtrales. Le goût permanent du risque. Le plaisir. La générosité aussi. Et le fait que ni le NTE ni Momentum ne cherchent à plaire à qui que ce soit. Ce sont deux compagnies laboratoires pour lesquelles la recherche et la création sont absolument prioritaires.*

En fait, s'il fallait absolument trouver des différences entre l'approche des deux groupes, elles seraient bien minimes. D'autant plus qu'aujourd'hui, la scène montréalaise est beaucoup plus ouverte qu'à une certaine époque où les comédiens et les metteurs en scène se limitaient habituellement à un type de théâtre et souvent à un type de salle. Aujourd'hui, tout le monde prend plaisir à se ressourcer régulièrement dans le travail de Momentum ou du NTE. Salomé Corbo a joué dans le premier spectacle de la saison du NTE (*Dave veut jouer Richard III*) et Monique Mercure fera partie de la distribution de *La parade du temps qui passe* dont on vous parle tout juste à côté. «Au fond, conclut la metteuse en plis de Momentum, le NTE travaille plus «sur» et «avec» les matériaux théâtraux alors que, de notre côté, nous faisons peut-être plus partie de la culture trash; nous pensons que tout est théâtralisable. Sinon, c'est la même approche ludique et festive.»

Et c'est ce que nous nous souhaitons pour longtemps encore...

Défilé chez les fusiliers

Le Nouveau Théâtre expérimental propose La parade du temps qui passe au Manège des fusiliers Mont-Royal

LA PARADE DU TEMPS QUI PASSE

Cédérom hybride PC (Pentium 300, Windows 95) et Mac (OS 8.1), 32 Mo. Production: Nouveau Théâtre expérimental. Public visé: les 17 à 77 ans. Dans les magasins très spécialisés ou chez l'éditeur. Prix: non disponible.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Difficile de ne pas être séduit par les propositions dévotionnistes des activistes interventionnaires du Nouveau Théâtre expérimental (NTE). Imaginatifs, dérangeants, drôles, provocateurs souvent, ils ne font jamais les choses comme tout le monde. Cette saison seulement, ils nous auront fait connaître des lieux qu'on n'associe habituellement pas au théâtre: l'auditorium du sous-sol de l'hôpital Sainte-Justine et le temple maçonnique de Montréal. A compter de mercredi prochain, ils nous ouvrent les portes d'un autre lieu «fantasme»: le Manège des fusiliers Mont-Royal, avenue des Pins. L'on pourra y voir leur plus récente production, jusqu'au 22 juin, *La parade du temps qui passe*, le spectacle avec lequel le NTE devait célébrer la réouverture de l'Espace libre de la rue Fullum... dont les rénovations ne sont toujours pas terminées.

Pour ceux qui ne le savent pas encore, le NTE est aujourd'hui dirigé par une «troupe infernale» — Marthe Bouliane, Alexis Martin et Jean-Pierre Ronfard — après avoir connu toutes sortes de régimes pour la plupart «communisants» autour des deux figures centrales de Robert Gravel et Jean-Pierre Ronfard depuis 1983. Les camarades du NTE fonctionnent, comme il se doit, autour d'un plan quinquennal qui se terminera avec la saison 2004-05. Mais comme ils le disent eux-mêmes sur leur site Internet (<http://www.nte.qc.ca/sansflash/presentation.html>), ils n'obéissent en fait «qu'à l'attrait exigeant, irrésistible et joyeux de la nouveauté».

Depuis plus d'un quart de siècle — l'ancêtre de la compagnie, le Théâtre expérimental de Montréal (TEM) a été fondé en 1975 — leur approche désinvolte, festive et imprévisible «les a amenés à faire des expériences en tous genres: improvisation, jeux avec l'espace, jeux avec le temps, rendez-vous originaux avec le public, marathons d'écriture, festival de courtes pièces, activité éditoriale...» Le NTE s'est toujours placé en filiation directe de cette explosion créatrice du théâtre québécois des années 70, bien en marge des grandes scènes, multiple par définition. Et il ne faut pas s'étonner qu'il s'intéresse aussi au multimédia

qui n'est au fond qu'une autre façon de «tenter de faire les choses un peu différemment».

Pharaonique...

Mais pourquoi vous parler d'un cédérom ou du site Internet du NTE? Pourquoi cette surenchère de nouveaux médias — surtout que cette page de journal est chapeautéée du mot-clé Théâtre —? Eh bien parce que, bêtement, les objectifs révolutionnaires des camarades Ronfard et Martin tout comme les nôtres se sont vus bouleversés par le principe d'accélération de l'histoire. Bousculés par le temps, dépassés par les échéanciers de rénovation et/ou de production, ils ont choisi de composer avec le moment en proposant une rencontre unique aux médias. Ce qui est loin d'être bête. Sauf que nous n'avons tout simplement pas pu y participer. C'est comme ça. Mais ça va quand même. Et vous?

Donc, pas de rencontre. Pas de photo toute neuve. Pas de citation de première main: rien. Ppschhhhhh. Surtout que déjà, entre vous et moi, Alexis Martin et Jean-Pierre Ronfard n'ont pas vraiment tendance à se précipiter sur les journalistes pour leur donner des scoops ou pour négocier des exclusivités comme d'autres ne se gênent pas de le faire. Des deux côtés de la barrière. Donc rien. Zéro. Sauf qu'il reste finalement des traces intéressantes. Ce cédérom réalisé par l'équipe du NTE pour les médias, il est fort bien fait et l'on vous souhaite de tomber dessus par hasard (tout comme sur n'importe laquelle des publications du NTE).

On y voit d'abord le chantier pharaonique de l'Espace libre puis, avec son casque d'ouvrier qui bosse dans la caserne, Ronfard explique que *La Parade* n'est pas vraiment une pièce de théâtre mais plutôt une «suite de scènes illustrant le thème du temps». Ces scènes, elles s'enchaîneront les unes aux autres comme dans un rêve, sans véritable continuité de type logique. Ronfard et Martin ont écrit les textes, défini les grandes lignes de la mise en scène et ils jouent aussi dans *La Parade*. Au total, 12 comédiens vont construire le spectacle à mesure, chacun assumant aussi un bout de mise en scène. Affublé lui aussi d'un casque jaune et manipulant prestement la barre à clou, Alexis Martin élabore ensuite sur ce thème du temps qui prendra toutes les formes à travers de multiples niveaux de langues et de tons... mais Marthe Bouliane, la boss, intervient pour mettre fin à la discussion.

La scène finale est savoureuse. Trois ouvriers, des vrais ceux-là, discutent de *La Parade* en soulignant que l'on pourra même y voir le philosophe allemand Heidegger: «C'est à ne pas manquer pour tout le béton du monde...»

Cette fois-ci, on y sera!

PARADE DU TEMPS
QUI PASSE

D'ALEXIS MARTIN ET JEAN-PIERRE RONFARD

LA TROUPE

Alexis Martin

Anne-Marie Provencher

Colette Drouin

Daniel Brière

Isabelle Gingras

Jean-Pierre Ronfard

Julie Le Breton

Luc Taillon

Miro

Monique Mercure

Sylvie Daigle

Valérie Le Maire

UNE CRÉATION DU

Nouveau Théâtre Expérimental

DU 5 AU 22 JUIN 2002

DU MARDI AU SAMEDI À 20H30

AU MANÈGE DES FUSILIERS MONT-ROYAL

3721 HENRI-JULIEN (ANGLE AVENUE DES PINS)

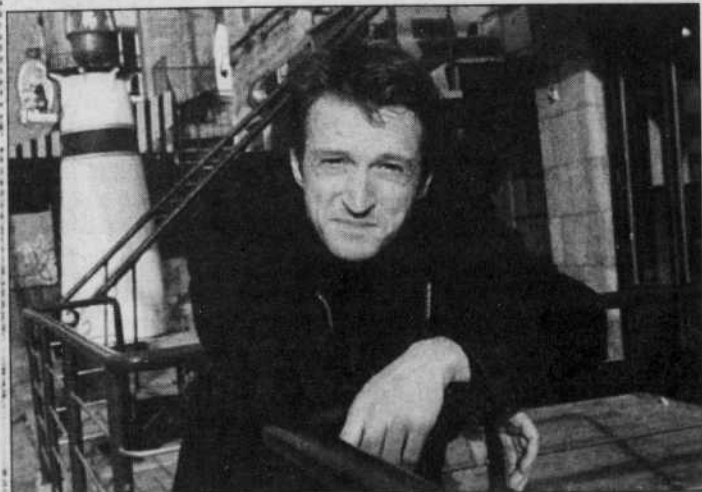
RESERVATIONS 514.521.4191 ENTRÉE 18\$

www.nte.qc.ca

le nouveau théâtre

NTE
expérimental

LE DEVOIR



Stéphane Crête



Céline Bonnier

Cahier spécial

Lectures d'été

samedis

Publie les

8&15

juin

LE DEVOIR

Culture

DANSE

Mouvements et paroles d'ici

Le neuvième grand rendez-vous bisannuel de la danse canadienne a lieu dès vendredi à Ottawa, et cette année, l'événement est mené par Brian Webb, un artiste qui aime profondément la danse, un homme de parole. Pendant ces dix jours de mouvements, d'échanges de regards et de visions, le nouveau producteur du Festival Danse Canada tentera de pousser encore plus loin le dialogue entre les générations et les tenants d'esthétiques des plus diverses.

ISABELLE POULIN

Avec ses trente-cinq œuvres, dont une douzaine de premières mondiales, le Festival Danse Canada, qui réunit les forces vives de la création chorégraphique au pays, est avant tout un événement qui réjouit les sens. Cette année, le menu est à la fois copieux, éclectique et raffiné.

D'abord, le contingent québécois est plus solide que jamais. Qu'on en juge: Marie Chouinard, Paul-André Fortier, Ginette Laurin,

Daniel Léveillé, Sylvain Emard, entre autres. Voir ces artistes réunis en un seul événement est un cadeau inespéré, d'autant plus qu'ils y présentent des œuvres majeures qu'il faut absolument voir ou revoir. Marie Chouinard y va d'un doublé intime: deux solos, *Des feux dans la nuit*, une première incursion dans un univers masculin sur une musique pour piano de Rober Racine et *Étude n°1*, créé l'an dernier pour une de ses interprètes, Lucie Mongrain, avec la musique de Louis Dufort. Paul-André Fortier, le chorégraphe-danseur-pédagogue qui n'a rien perdu en 20 ans de son regard incisif sur le monde, présente *Tensions*, un des grands moments du dernier Festival international de nouvelle danse. Une de ses pièces de groupe, *Jeux de fous*, créées avec et pour des plus jeunes, est également à l'affiche. Ginette Laurin et sa compagnie O Vertigo s'amènent avec *Luna*, Sylvain Emard présente *Scènes d'intérieur*, deux œuvres où la puissance de l'image n'enlève rien à celle du mouvement; Daniel Léveillé offre *Amour, acide et noix*, un quatuor d'une beauté limpide, une véritable ode au corps.

Deux grandes compagnies torontoises seront de la partie: Danemakers et son inspirateur Serge Bennathan ouvrent le Festival avec *The Satie Project*, avec en prime une interprétation musicale en di-

Ginette Laurin et sa compagnie O Vertigo s'amènent avec *Luna*.

SOURCE FESTIVAL DANSE CANADA



TROUT

Tania Alvarado, chorégraphe albertaine.

rect de courtes pièces du compositeur tandis que le Toronto Dance Theatre s'attaque à *L'Odyssee* d'Homère dans *Persephone's lunch*. Kaeja d'Amor, qui réunit des maîtres de l'improvisation et de la danse-contact, découverts il y a deux ans à Montréal, présente en première *Buried Monuments*. Il y a aussi une large place faite à des chorégraphes à la sensibilité néo-classique puisque sera présente l'éclatante Crystal Pite et sa dernière création, *Field: Fiction*; Dominique Dumais, qui a concocté sa version de *Petrouchka* pour le Ballet British Columbia, clôturera le festival, aux côtés du Ballet National du Canada, qui interprétera une œuvre de son second soliste et chorégraphe Matjash Mrozewski, *A Delicate Battle*. Parmi les moments attendus figurent la nouvelle œuvre d'Yvonne Coultts d'Ottawa, qui se déploiera

sur le pont Plaza du Canal Rideau, celle de Lola Dance de Vancouver et un solo de Julia Sasso.

Un nouvel espace pour l'action et la réflexion

L'intérêt nouveau de ce festival réside dans le fait que tous les participants — chorégraphes, interprètes, enseignants, critiques et bien sûr, le public — auront encore plus d'espace pour réfléchir et

s'exprimer sur la danse, et les actions concrètes à mener pour assurer son existence et sa reconnaissance. Brian Webb, danseur, chorégraphe, directeur artistique de sa compagnie et directeur du programme de danse du Grant Ewan College à Edmonton, affirme que ses nouvelles fonctions arrivent à point nommé: «C'est une belle occasion pour moi de tirer partie de cet amour de la danse qui m'habite, de cette vision très large de cette discipline, pour essayer d'avoir un impact sur la perception qu'en ont ses artistes et le public.» Sur le mur apparent qui sépare les différentes esthétiques et approches en danse au pays, Brian Webb croit que le temps de l'isolement est terminé: «Nous sommes de plus en plus capables de reconnaître la richesse d'avoir des approches différentes. C'est vrai, dans le passé, on s'est souvent réfugié dans nos milieux respectifs, dans un esprit d'école. Mais je crois qu'au fur et à mesure que la communauté de la danse acquiert de la maturité, nous devenons plus généreux.» Cette ouverture, selon lui, est indispensable pour affronter la crise qui se dessine en raison de la désaffection croissante des instances gouvernementales envers les artistes de la danse.

La réflexion et l'action sont donc au cœur de cette IX^e édition: un ouvrage sur la danse sera publié, les tables rondes seront multipliées, et une large place est faite aux jeunes danseurs et chorégraphes. Brian Webb, le pédagogue qui s'émue toujours des premières danses de ses élèves, a tenu à offrir aux jeunes une école de danse contemporaine le temps du festival et un lieu consacré à la danse urbaine, avec des compagnies comme Marta Marta HoP et 10 Gates Dancing: «À différentes époques de l'histoire de la danse contemporaine, il y a eu des influences de la culture populaire. Je crois que c'est ce qui se passe actuellement. Il y a un nouveau vocabulaire qui émerge et c'est très excitant!» La rencontre s'annonce véritablement passionnante.

Le Festival Danse Canada se déroule du 7 au 15 juin, à Ottawa.

Solo de Julia Sasso, *Beauty*.

De la pudeur
2 chorégraphes d'Emmanuel Jouhère, 2 lieux

Collaborateurs invités: Felix Ruckert et Philippe Duriez, Emmanuelle Charbonneau, Caroline Colton, Philippe Duriez, Éric Falardeau, Claude Pilon, Caroline Colton, Philippe Duriez, Aurélien Gauthier, David Achambault, Joël Beaupré, Robert Guérin, Lynn Lamontagne

Chanel et les gémeaux
mai
MONTREAL ARTS INTERCULTURELS
29, 30, 31 mai 2002 & 1er juin 2002 à 20h00
3680 Jeanne-Mance, Montréal
Billetterie: (514) 962-3386
Admission 15\$
étudiants/professionnels/ancs 13\$

M Tangente
25.26.27.28.29.30.31
du 29 mai 2002 à 19h30

Le jeune Ballet du Québec
Directeur artistique: Didier Chirpaz

Le mercredi 5 juin
Au Théâtre Jean-Duceppe de la Place des Arts

Événement-danse où le Jeune Ballet du Québec interprète des créations de chorégraphes internationaux, dont:

- ~ Ginette Laurin (O Vertigo, Montréal)
- ~ Hélène Blackburn (Cas Public, Montréal)
- ~ Carlos Ovaras (Costa Rica)
- ~ Jane Mappin (Montréal)
- ~ Christophe Garcia (France)

En présence de nombreuses personnalités du monde de la danse:

- ~ Gradimir Pankov, directeur artistique, Grands Ballets Canadiens de Montréal
- ~ Louis Robitaille, directeur artistique, Ballets jazz de Montréal
- ~ Andrea Boardman, interprète, La La Human Steps
- ~ Ginette Laurin, chorégraphe, O Vertigo
- ~ Hélène Blackburn, chorégraphe, Cas Public
- ~ André Gariépy, v.p. du conseil d'administration de l'Agora de la danse
- ~ Dena Davida, directrice artistique, Tangente
- ~ Clothilde Cardinal, codirectrice, Danse Danse

Prestations d'artistes de renom, dont:

- ~ Lourdes Gracia et Edgar Zendejas des Ballets jazz de Montréal
- ~ Geneviève Boucher et Yves Saint-Pierre de Cas Public

Billet-bénéfice: cocktail au Jardin de sculptures du Musée d'art contemporain de Montréal à 18 h et spectacle-gala au Théâtre Jean-Duceppe de la Place des Arts à 20 h: 100 \$ (Reçu pour fins d'impôt émis sur demande)

Spectacle-gala seulement à 20 h: 30 \$

ASCEN DANSE
GALA

Théâtre Jean-Duceppe
Place des Arts
Billets en vente au 514 842 2112 et au www.gala.qc.ca Numéro d'admission 514 790 1245

Éducation Québec
Culture Québec
Maison de la culture Québec
Maison de la culture Québec

TV5 ALDO

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE PRÉSENTE

JOSÉ NAVAS
CHORÉGRAPHE INTERPRÈTE
4 > 8 JUIN 02

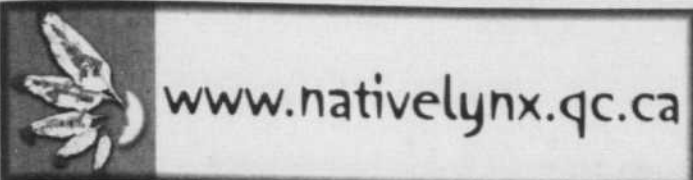
COMPLET LE 4 JUIN

LAGORA DE LA DANSE 514.525.1500
840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE
ADMISSION: 514.790.1245

Flak » LE DEVOIR

POUR GAGNER DES BILLETS WWW.FLAK.ORG/SOLO

Culture



CINÉMA

La java des bombes atomiques

THE SUM OF ALL FEARS
Réalisation: Phil Alden Robinson.
Scénario: Paul Attanasio et Daniel Pyne, d'après le roman de Tom Clancy.
Avec Ben Affleck, Morgan Freeman, James Cromwell, Liev Schreiber, Alan Bates, Colm Feore. Image: John Lindley. Montage: Nicolas De Toth, Neil Travis. Musique: Jerry Goldsmith. États-Unis, 2002, 127 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Rarement personnage de cinéma aura connu transformations aussi spectaculaires: Jack Ryan, agent de la CIA et créature du romancier Tom Clancy, a tour à tour pris les traits d'Alec Baldwin (*The Hunt for Red October*), d'Harrison Ford (*Patriot Games*, *Clear and Present Danger*) et maintenant... de Ben Affleck. De plus, seuls les puristes s'offusqueront d'un manque flagrant de respect de la plus élémentaire chronologie, alors que cette nouvelle aventure se déroule à notre époque tandis que Ryan semble avoir ici la couche aux fesses et aucune mission d'importance derrière la cravate.

Ceci étant établi, même ceux que les courses à obstacles politico-abracadabrantes de Clancy laissent froids devront reconsidérer leur jugement devant *The Sum of All Fears*, une adaptation signée Phil Alden Robinson (*Field of Dreams*). Une fois passé le choc de se retrouver devant un Jack Ryan aux allures de collégien, nous voilà happés dans un univers de dossiers «top secret», de délires technologiques, où craque de partout le vernis de respectabilité des politiciens comme de leurs ennemis, des néonazis prêts à tout pour établir le règne du chaos nucléaire.

Intrigue palpitante où les enjeux se dessinent aux quatre coins de la planète, elle prend autant racine au Moyen-Orient, où des extrémistes mettent la main sur une bombe qui attend toujours son heure de gloire, qu'en Russie, alors que le nouveau président Nemerov (Cira N. Hinds), un clone de Vladimir Poutine, apparaît comme un partisan de la ligne dure. Une attaque-surprise de l'armée russe dans un pays voisin éveille les pires soupçons du président des États-Unis (James Cromwell), tout comme de Bill Cabot (Morgan Freeman, parfait comme toujours), le patron de Ryan. Le jeune spécialiste des questions russes croit que Nemerov n'est pour rien dans ces attaques: le président serait manipulé par des éléments dissidents qui contaminent l'appareil politique russe. Ses théories semblent fumeuses aux yeux de tous, ce qui facilite le travail des terroristes d'extrême droite; la tension grandissante entre les États-Unis et la Russie permet la mise en place de leur plan démoniaque: l'explosion de la fameuse bombe égarée pendant le Super Bowl.

Dresser la liste des parallèles



SOURCE PARAMOUNT PICTURES

Après Alec Baldwin et Harrison Ford, Ben Affleck prête maintenant ses traits à Jack Ryan, agent de la CIA et créature du romancier Tom Clancy.

avec l'actualité récente et établir la recension des nombreuses scènes prémonitoires donnent froid dans le dos et démontrent la redoutable efficacité de Phil Alden Robinson dans *The Sum of All Fears*. Suspense à couper le souffle flattant notre intelligence autant qu'il met nos nerfs à rude épreuve, le périple initiatique de Jack Ryan dans les hautes sphères de la politique internationale et les bas-fonds du milieu terroriste captive sans jamais décevoir tant le rythme est trépidant et la démonstration, exemplaire.

Le scénario, touffu à souhait sans pour autant condenser toute la matière comprise dans les histoires encore plus denses de

Clancy, sait établir un juste équilibre entre les parties en présence, refusant de jouer la carte patriotique proaméricaine comme tant d'autres films avec catastrophes en prime (*Independence Day*, *Armageddon*) ont su bêtement le faire. Et l'on ne mise pas non plus sur les effets spéciaux pour appâter le public; ils sont ici modestes, plus allusifs que spectaculaires. Ces nuances, incarnées par des personnages que la guerre effraie davantage qu'elle n'excite, ajoutent au réalisme du portrait d'ensemble tout en multipliant les revirements de situation, qui n'ont plus rien de farfelu en ces temps d'innocence perdue.

Jack Ryan n'a guère l'étoffe d'un superhéros et sa vive intelligence apparaît comme un frein à sa capacité de réaction devant les situations casse-cou. Dans ce contexte, le choix de Ben Affleck n'a rien d'incongru: l'acteur s'y révèle aussi peu charismatique qu'à l'habitude — la comparaison est cruelle aux côtés de Morgan Freeman —, mais sa démarche indolente, sa tête qui n'a rien de celle d'un premier de classe ajoutent au contraste de ce jeunot perdu dans les ligues majeures. Et ce n'est pas la seule bonne surprise que nous offre *The Sum of All Fears*, assurément le «blockbuster» le plus intelligent de ce début de saison. Mais à vaincre sans péril...

Un grand petit film

LAST ORDERS

Écrit et réalisé par Fred Schepisi. Avec Michael Caine, Bob Hoskins, Tom Courtenay, David Hemmings, Helen Mirren, Ray Winstone. Image: Brian Tufano. Montage: Kate Williams. Musique: Paul Grabowsky. Royaume-Uni, 2001, 109 minutes.

MARTIN BILODEAU

Last Orders est venu hier se poser, tel un secret, sur un seul écran montréalais, à l'AMC-Forum, où ni tambours ni trompettes ne l'ont accueilli. Grave erreur puisque ce nouveau long métrage du vétéran cinéaste Fred Schepisi (*A Cry in the Dark*, *Six Degrees of Separation*) est un ravissant petit bijou, conservé dans un écran que seuls les lecteurs du roman de Graham Swift, dont il est tiré, penseront à ouvrir.

Mosaïque de flash-back

Film sur la mémoire, sur la mort et l'héritage, l'amitié et le partage, *Last Orders*, présenté uniquement en version originale anglaise, est conçu comme une mosaïque de flash-back, lâchés sans logique, tels des secrets indicibles, au gré des déambulations de quatre hommes en route pour la mer où ils ont promis au défunt Frank Dodds d'aller y jeter ses cendres. Par un



SOURCE MONGREL MEDIA

Last Orders est conçu comme une mosaïque de flash-back, lâchés sans logique, tels des secrets indicibles, au gré des déambulations de quatre hommes en route pour la mer où ils ont promis au défunt Frank Dodds d'aller y jeter ses cendres.

matin d'automne, Lucky (Bob Hoskins), Lenny (David Hemmings) et Vic (Tom Courtenay) s'embarquent ainsi avec Vince (Ray Winstone), le fils du boucher décédé, qui en a gros sur le cœur et qui continue de ressentir, même devant la mort, qu'il est l'objet des espoirs brisés de son père. Malgré un climat qui passe de l'allégresse à l'amertume, selon le lieu de l'escale (bars, restos, haltes routières) et l'humeur de l'instant, le quatuor entend respecter les dernières volontés de

Dodds et jeter ses cendres au vent marin de Margate, une station balnéaire où celui-ci comptait bientôt prendre sa retraite avec son épouse Amy (Helen Mirren, vieillie pour le rôle).

Parallèlement à leur trajet, ponctué par des épisodes du passé qui remontent à la guerre et que le cinéaste illustre par de très beaux retours en arrière, Amy rend visite à sa fille, handicapée intellectuelle, et abandonne le fil de ses pensées à ses propres regrets. Ceux-ci viennent recouper,

compléter, parfois même désaccorder, celui des trois amis dont l'un fut autrefois son amant.

La force tranquille qui se dégage de ce très beau *Last Orders* — aux dialogues parfois difficiles à saisir en raison de l'accent marqué des personnages — tient en premier lieu à la qualité du regard de Schepisi, un cinéaste à l'imagination raffinée, adepte du dialogue ciselé et du scope sophistiqué. Son film se lit comme une partition, avec les mots pour notes et les images pour clés. Des mouvements d'appareil gracieux, des plans larges allergiques aux champs-contrechamps donnent à sa mise en scène une touche délibérément théâtrale.

Amateur de théâtre pour avoir adapté plusieurs pièces (*Plenty*, *Six Degrees of Separation*) et transposé l'action de *Cyrano de Bergerac* dans le monde contemporain (*Roxanne*), Schepisi, d'origine australienne, est aussi un remarquable directeur d'acteurs. Sans voler la vedette à leurs confrères, dont les personnages sont plus éfacés, Bob Hoskins et Helen Mirren livrent sous sa baguette des interprétations remarquablement fines, qui leur font transcender l'image qu'ils véhiculaient jusqu'ici. Leurs sacrifices passés sont à la mesure de leur mélancolie présente et donnent le ton doux-amer de ce grand petit film dont on a toutes les raisons de craindre qu'il passera inaperçu.

PLUS DE 14 MILLIONS DE SPECTATEURS EN FRANCE ONT DÉLIRÉ...

CLAUDE BERRI PRÉSENTE

Asterix & Obélix MISSION CLEOPATRE

UNE COMÉDIE DE ALAIN CHABAT

GÉRARD DEPARDIEU CHRISTIAN CLAVIER JAMEL DEBROUZE
MONICA BELLUCCI CLAUDE RICH GÉRARD DARMON

www.missioncleopatre.com www.christalfilms.com

PARADIS PLAZA	FAMOUS PLAYERS	MONTREAL	PARISIEN	VERSAILLES	LACORDAIRE 11
BOUCHERVILLE	COLLOSSUS LAVAL	PONT-VIAU 16	TASCHEREAU 18	CARR. ANORGNON	
JACQUES CARTER 14	CAVENDISH (Mau)	ST-THERÈSE 9	POINTE-CLAIRE	TERREBONNE 14	
ST-BRUNO	CARRÉFOUR DORON	PLAZA DELSON	ST-EUSTACHE	ST-JEAN	
ROCK FOREST	ST-HYACINTHE	GRANBY	GATINEAU	HULL	
CARÉFOUR DU NORD	LE LIEU DE L'Y	SHAWINIGAN	CHATEAUGUY INCORP	CINÉMA DU GAP	
ST-JEROME	TROIS-RIVIÈRES 0	JOLIETTE	MAGOG	BOREL-TRACY	
LACHENAIE	DRUMMONDVILLE	VALLEYFIELD	SHERBROOKE	VICTORIAVILLE	ST-ADELE
ST-BASILE	VALLEYFIELD	BOUCHERVILLE	DRUMMOND	JOLIETTE	
AYLMER	LOUISVILLE	ST-HILAIRE	ORFORD	ST-EUSTACHE	
LAVAL	TROIS-RIVIÈRES	TEMPLETON	CHATEAUGUY		

À L'AFFICHE! 15h30 - 19h00 - 21h25

PHILIPPE GODEAU présente

JACQUES DUTRONC SANDRINE BONNAIRE

C'EST LA Vie

un film de JEAN-PIERRE AMÉRIS

www.christalfilms.com

À L'AFFICHE! FAMOUS PLAYERS PARISIEN tous les jours: 13h10, 15h30 - 19h00 - 21h25

LE JOURNAL DE QUÉBEC

«ABSOLUMENT FABULEUX!»

RENÉ HOMIÉROUX FLASH

LE PEUPLE MIGRATEUR

www.peuplemigrateur.com www.christalfilms.com

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!

Culture

CINÉMA

Mission accomplie

ASTÉRIX ET OBÉLIX:
MISSION CLÉOPÂTRE

Écrit et réalisé par Alain Chabat. Avec Gérard Depardieu, Christian Clavier, Jamel Debbouze, Monica Bellucci, Claude Rich, Gérard Darmon. Image: Laurent Dailland. Montage: Stéphane Pereira. Musique: Philippe Charny. France, 2002, 107 minutes.

MARTIN BILODEAU

Il aurait été difficile de faire pire qu'*Astérix et Obélix contre*



ÉTIENNE GEORGE

Monica Bellucci est Cléopâtre.

César, qui inaugurerait il y a trois ans ce qui s'annonce comme une série de blockbusters à la française, tirés des aventures imaginées par René Goscinny et Albert Uderzo. Le producteur Claude Berri l'a compris, lui qui a confié la mise en scène, qu'il assumait avec tant de difficulté dans le premier chapitre, au comédien-humoriste Alain Chabat (*Didier, Gazon maudit*).

Comme son titre le laisse entendre, *Astérix et Obélix: Mission Cléopâtre*, tiré de la bédé *Astérix et Cléopâtre* parue en 1963, est conçu spécialement pour résister à l'invasion américaine. À l'inverse toutefois des Gaulois, qui usaient de méthodes diamétralement opposées à celles employées contre eux par les garnisons romaines, Berri et Chabat se sont dit, à l'instar de Richard Goudeau (producteur de la trinité des *Boys*): *If you can't beat them, join them*. Ils défient ainsi la suprématie d'Hollywood depuis le sommet de «Paris-wood», dont le laboratoire se trouve au petit écran, plus précisément à Canal+, où Alain Chabat, qui y sévit depuis des années, a engagé ses principaux soldats.

À commencer par l'inénarrable Jamel Debbouze, star de la chaîne devenue star du grand écran français grâce à cette comédie fort drôle dans laquelle il campe l'ar-



ÉTIENNE GEORGE

On peut certes reprocher à *Astérix et Obélix: Mission Cléopâtre* de célébrer la culture de l'humour à la télévision et de jouer la carte du mercantilisme à l'américaine. On ne peut en revanche lui reprocher de ne pas nous faire rire.

chitecte égyptien Numérobis. Avec sa démarche chaloupée (il a perdu à l'adolescence l'usage de son bras droit et surligne le handicap) et sa diction saccadée, le jeune beur de 27 ans vole littéralement la vedette au duo de Gaulois venu prêter main-forte à son personnage afin qu'il termine dans les délais voulus «le plus grand des palais», palais avec lequel la reine Cléopâtre (superbe Monica Bellucci) entend démontrer à son amant Jules César (ironiquement défendu par Chabat lui-même) la suprématie de son peuple.

Pour l'essentiel, le récit suit le fil de la bande dessinée, dans la-

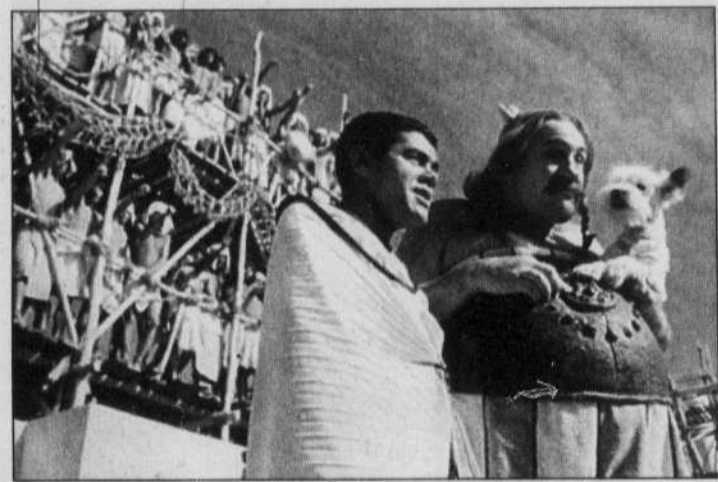
quelle Amonbofis, architecte jaloux défendu ici par Gérard Darmon, sabotait la construction en menant les esclaves à la révolte, puis en expédiant à la reine, au nom des Gaulois, un gâteau empoisonné. Chabat a pour sa part soufflé à la surface de ce récit avec une tornade de gags qui, là-bas, rappellent les revues de Canal+, ici les *Bye-Bye* de fin d'année. En fait, le cinéaste remet à jour, et au goût du jour, la satire sociale qui fait la force de la série de bandes dessinées. Le sens est moins profond, les clin d'œil plus évidents, la culture de la télévision bien en évidence, de sor-

te que le client s'y repère et rigole. Plusieurs gags nous échappent, de ce côté-ci de l'Atlantique, quoique d'autres, plus universels (la liste des prénoms en «is» et en «us» ne manque pas de piquant), font oublier ces passages à vide. La tirade d'Obélix-Cyrano devant le Sphinx dont il a fait tomber le nez par mégarde reste un des moments les plus inspirés du film.

Cela dit, sa relative réussite tient surtout à la direction artistique, moins contraignante que dans le premier épisode, où Berri n'avait pas réussi à harmoniser le décor du village gaulois et

les personnages censés l'animer. Ici, les personnages dessinés à gros traits se glissent sans risquer le contraste dans les lignes droites et les paysages de désert (glanés au Maroc et à Malte) qui servent de théâtre aux aventures des héros.

On peut certes reprocher à *Astérix et Obélix: Mission Cléopâtre* de célébrer la culture de l'humour à la télévision et de jouer la carte du mercantilisme à l'américaine. On ne peut en revanche lui reprocher de ne pas nous faire rire. Et puisqu'on n'avait pas autant ri depuis *Les Visiteurs*, on a bien envie, pour cette fois, de laisser passer.



ÉTIENNE GEORGE

Jamel Debbouze dans le rôle de Numérobis et Gérard Depardieu dans celui d'Obélix.

ABONNÉ OU MEMBRE ?

LE DEVOIR.com

Privilèges abonnés !

- Votre journal à votre porte tous les matins.
- Journal intégral sur le Web dès 22h la veille.
- Accès à l'intégralité du journal.
- Plus de 235 000 textes archivés.

Devenez membre de

LE DEVOIR.com

gratuitement !

- Participez aux forums de discussion.
- Personnalisez votre page d'accueil.
- DE PLUS, recevez par courriel la liste des articles de vos journalistes, vos sujets et vos dossiers préférés.

www.ledevoir.com

FREE JAZZ

Au cours des trente dernières années, Sunny Murray n'a jamais été fusion ou revivaliste du be-bop; il a collé au free jazz

SUIITE DE LA PAGE C 1

Puis il travaille avec les artisans qui sont restés fidèles aux joutes conçues à La Nouvelle-Orléans et que le be-bop a réduits au chômage. Après quoi il accompagne toutes les colères. Celle de Jackie McLean d'abord, celles de Jimmy Lyons, John Coltrane, Albert Ayler, Ornette Coleman, Archie Shepp, Don Cherry, John Tchicai. Il fut le batteur de ce qu'on appelait la

New Thing. Il était le rythmicien de l'inconnu.

Les «hipises» et les élucubrations «psy-ké-dés-lie-queuees» ayant fait au jazz un coup analogue à celui du toréador, Murray est parti dans les Europes où il a retrouvé et accompagné les vieux exilés: Ben Webster et Dexter Gordon. Certains sont morts, certains sont revenus de ce côté-ci de l'Atlantique. Lui est resté là-bas et n'a jamais concédé un pouce aux modes. Au cours des trente dernières années, il n'a jamais été fusion ou revivaliste du be-bop; il a collé au free jazz avec une telle constance, une telle opiniâtreté, qu'il en est devenu un pilier.

Et cela, juste cela, est admirable.

Il y aura donc Sunny Murray, qui le 9 juin se produira à la Casa, puis il y aura, le 19 juin, le violoniste Billy Bang. Comme Murray, Bang est un militant des libertés musicales. Né en 1947 en Alabama, il amorce son apprentissage musical par la batterie avant d'opter pour le violon, qu'il étudiera notamment sous la houlette de Leroy Jenkins. C'est lorsqu'il est membre du Sun Ra Orchestra qu'il se fait remarquer.

Dans son cas, un fait doit être particulièrement retenu: la guerre du Vietnam. Ce chapitre de l'histoire l'a traumatisé, complètement changé. Paru sur l'étiquette montréalaise Justin Time, son dernier album est tout entier consacré au Vietnam. A tous ces

SUONI PER IL
POPOLO
JUN 3-23 2002



ALL SEVEN LIVE AT
CASA DEL POPOLO
& LA SALA ROSSA

bonshommes qui ne sont pas sortis indemnes, loin de là.

Le génie de Bang, car il en a, est d'être parvenu à jazzier un instrument réputé ne pas se prêter au genre. Bang a réussi là où beaucoup d'autres ont échoué. Bang en solo, c'est une belle promesse qui nous est faite.

Tous ces artistes mis à part, il y aura également un groupe notable d'instrumentistes creusant davantage le sillon de la musique actuelle que celui du free jazz. Cela précisé, cette programmation a ceci de séduisant qu'elle est une contradiction de ce jazz d'hôtel devenu très envahissant.



VERSION ORIGINALE ✓ SON DIGITAL
FAMOUS PLAYERS
PARISIEN ✓ 13h20 - 19h10



«UN BEAU FILM.» «MAGNIFIQUE!»
Pour elle, tout commence enfin.
Pour lui, tout peut recommencer...
MICHEL SERRAULT MATHILDE SEIGNER
une hirondelle
a fait le printemps



Le violoniste Billy Bang.

SOURCE CASA DEL POPOLO

Culture

SPECTACLES

Retour à l'Usine

Année après année, de beaux fous multiplient les spectacles pour assurer la «santé mentale» de leur coin de pays. L'état des lieux en Gaspésie.

SYLVAIN CORMIER

L'Anse-à-Beaufils — Des trois semaines de tournée en région éloignée que m'a tricotées en juillet dernier le Réseau des organisateurs de spectacles de l'est du Québec (ROSEQ), j'ai réservé en ces pages et dans celles d'Elle-Québec mes plus affectueuses phrases pour un petit bled tout à côté de Percé appelé L'Anse-à-Beaufils. Pour son ancienne usine de transformation du poisson transfigurée en splendide salle de spectacle à la force des poignets et goussets du village, pour son «magasin général authentique» des années 20 restauré à l'état d'origine, et surtout pour ses gens. J'ai écrit vouloir «finir mes jours» là: ils m'ont pris au mot. À l'occasion du lancement de la programmation des tournées d'été du ROSEQ lundi dernier, on nous a réinvités, ma douce aimée et moi. «Avant de débarquer pour de bon, viens donc passer trois jours.» Oui. Tchou-tchou, nous voilà.

Dix mois plus tard, L'Anse est encore L'Anse, mon coin de paradis en Gaspésie, mais il y a du neuf. Pas le choix. Dans la salle de spectacle de La Vieille Usine, il a fallu démolir l'immeuble dalle qui, au temps de la poissonnerie, servait au «suage» et qui soutenait depuis l'ouverture en juin 2000 une mezzanine. Caprice d'inspecteur en bâtiment. Le chantier a duré l'hiver: on a défilé les murs, restructuré, consolidé. Finalement, ça valait le labeur: la salle peut dorénavant accueillir une bonne trentaine de spectateurs supplémentaires. On en a profité pour affiner la technique: console, système de son, tout est neuf. L'excellence est à ce prix. «On est contents du résultat, mais c'est pas sûr qu'on pouvait assumer autant de rénovations cette année», soupèse André Boudreau, qui gère La Vieille Usine avec sa compagne Lison Grenier.

«Il y a un prix. Tant qu'on n'est pas reconnu, c'est certain qu'on est obligés de se restreindre dans notre programmation.» Cet été, La Vieille Usine recevra les Léveillé, Rivard et autres Jean-Guy Moreau, mais aussi un Frédéric Gary Comeau. «On aimerait prendre au moins 20 % de beaux risques comme lui.» C'est de reconnaissance officielle en tant que diffuseur que parle Boudreau: étape cruciale dans l'accession aux divers programmes d'aide. «Il faudrait que tous les fonctionnaires assistent au moins une fois à un spectacle: ils comprendraient mieux.» Douze projets se disputent les sept «reconnaisances» accordées cette année. Imaginez le lobbying. «Nous, on refuse cette «game»-là: quand on sera reconnu, ce sera pour ce qu'on a accompli.» Pari à long terme.

Le défrichage de Petite-Vallée

À Petite-Vallée, de l'autre côté de Gaspé, le Théâtre de la Vieille Forge a obtenu sa «reconnaissance de diffuseur» il y a 20 ans. «On a été chanceux de tomber sur le bon fonctionnaire», se souvient Allan Côté, l'âme et fourmi ouvrière du lieu. «Il a lu ma demande, qui tenait sur une

page de papier quadrillé, et il y a cru.» Au Théâtre s'est greffé le Festival en chanson, devenu au fil des ans un rendez-vous majeur du milieu chansonnier, sorte de jamboree d'une semaine au début de juillet où s'entremêlent spectacles, ateliers d'écriture, concours et nuits sans fin, lauréat en 2000 du Félix «événementiel» devant les FrancoFolies, le Festival d'été de Québec, juste pour rire et le FJIM. «Il faut croire qu'on n'est pas encore assez majeur pour le REMQ (Réseau des événements majeurs du Québec)», relativise Côté. Majeur égale 250 000 spectateurs, selon l'organisme gouvernemental. «Est-on moins majeur parce qu'on est un village de 225 habitants qui attire seulement 5000 amateurs de chanson à texte? Chaque année, même si le Festival en chanson gagne en importance et en rayonnement, on se bat avec des critères nationaux. Les programmes, il me semble, devraient s'adapter à l'ingéniosité des gens et à la dimension des lieux.»

Belle réputation ou pas, œuvrer fesses serrées est encore et toujours la norme. Côté a récemment perdu son directeur technique et sa directrice du marketing parce qu'il n'avait pas «les moyens de les payer comme il faut». C'est l'éternel dilemme des décentrés: l'expertise à demeure. «On a un besoin criant de scénographes, par exemple», continue Côté, qui met lui-même en scène quatre pièces par an. «Il y a des metteurs en scène qui sortent du Conservatoire et qui voudraient bien faire autre chose que servir de la bière dans un bar de Montréal. Qui seraient heureux de créer ici. Mais on ne peut quand même pas les attirer avec du bénévolat.»

Confronter les appareils gouvernementaux n'est pas le seul combat jamais fini des diffuseurs. Il y a aussi les querelles de clocher: chacun mordant à la même galette, les dents se frottent. «Heureusement qu'il y a le ROSEQ pour nous rassembler», soupèse Côté. La perception même de la Gaspésie est un problème récurrent: «On en a jusque-là du misérabilisme, rage Côté. On dirait que les gens doivent être officiellement pauvres pour qu'on les aide. C'est quand l'emploi est là qu'ils ont besoin de soutien. Nous, des possibilités d'emploi, on en a plein.» Pour lui, c'est simple, tout part de la culture: «Le branle-bas de combat dans la tête, la confrontation des idées, c'est ce que des lieux de culture amènent. C'est une question de santé mentale. De confiance en sa propre créativité.» Petite-Vallée participe à son festival: de l'épicier au garagiste, le village entier chante. «Plus il y a d'idées folles, dit Côté en souriant à pleines dents, plus la réalité est belle à vivre.»

À New Richmond, dans la baie des Chaleurs, le diffuseur Louis Morin a eu une idée si folle qu'elle a séduit tout le monde entre deux hommes à La Vieille Usine lundi dernier: chez lui, a-t-il annoncé, le spectateur paiera son billet à la sortie, et seulement s'il est content. À L'Anse comme à Petite-Vallée, l'idée fait déjà un chemin. La confiance, à ce niveau-là, c'est de la foi. Du genre qui téléporte les Appalaches.

On chuchote qu'elle chantonne

LA DISPARITION

Keren Ann
Capitol (EMI)

Jardin d'hiver, le mégatube du cher Henri Salvador, c'est d'elle. Et de Benjamin Biolay. Elle est néerlandaise par choix, lui est franco-français tout court. Ils font couple. Et ils créent ensemble de bien jolies chansons qui renouvellent ces jours-ci le paysage des variétés à travers l'Hexagone. C'est en effet un peu beaucoup à Jardin d'hiver et à quatre autres chansons suaves de leur cru (*Jazz méditerranée*, etc.) que M. Henri doit le triomphe critique et populaire de son album-retrouvailles d'il y a deux ans, l'imparable *Chambre avec vue*. Succès tel que le petit monde de la chanson française de France est devenu très, très attentif aux productions du tandem. Les premiers disques en solo de l'un et l'autre ont fait tabac, *La Biographie de Luka Philipsen* par Keren Ann, *Rose Kennedy* par Biolay. Parcours sans faute jusqu'ici, donc. Voici qu'arrive chez nous *La Disparition*, deuxième disque de Keren Ann Zeidel, encore et toujours créé en totale symbiose par les tourtereaux. Premier véritable test d'endurance: c'est vraiment maintenant qu'on va savoir s'il y a un après à l'effet Salvador.

Déjà, à en croire la revue de presse du site Internet de Keren Ann (d'où, forcément, les coups sont omis), on plébiscite *La Disparition*. Même le type des *Inrockuptibles* s'extasie, multipliant les formules canon: «Suzanne Vega francophone», «Carole King d'un Brill Building hexagonal», Keren Ann serait rien de moins que la Française Hardy du siècle naissant. Eh bien, tout ça n'est pas faux. Après écoute et réécoute, on renchérit: Keren Ann est aussi un peu beaucoup première de classe de l'école Barbara,



KÉREN ANN LA DISPARITION

et son Benjamin, une sorte de Gainsbourg version beau gosse. Z'ont du talent, c'est patent. Un talent discret, qui plus est, à l'opposé des forts en coffre des palmarès, loin aussi des Lolita de pacotille, ce qui fait franchement du bien à l'oreille. La manière Zeidel-Biolay est extrêmement douce, voire timide, à la limite de la schizophrénie. Pickings de guitare acoustique plus que délicats, arrangements de fine dentelle (beaucoup de cordes, de vents et de bois, un minimum d'échantillonnages et de programmations), c'est encore de la pop, mais une pop en filigrane, faite pour nourrir le romantisme transi des textes. «Quelle que soit l'ivresse / Qu'importe le flacon / Le temps qui reste / Est de moins en moins long / La vie nous tresse / La corde et les chaussons / Mais rien de presse» (*La Corde et les chaussons*). C'est tout sur ce ton-là.

blerai peut-être / Le seul horizon que je vois par la fenêtre», murmure une Keren Ann catatonique. Imaginez une Amélie Poulain qui ne rigolerait jamais. À la fin, l'auditeur risque d'étouffer un peu aussi: si les airs sont invariablement beaux et mélancoliques, ils sont peut-être un tantinet raréfiés pour les poumons d'ici. Au spectacle de Keren Ann, prévu cet été dans le cadre des FrancoFolies, faudra absolument être là mais apporter son Flovent.

Sylvain Cormier

ARCHIVES

JUST THE RIGHT SOUND

THE ASSOCIATION ANTHOLOGY

The Association
Rhino (Warner)

The Association? À côté d'Hendrix se détartrant les molaires avec des cordes de bronze double gauge, des Stones sympathisant avec le diable ou de Zappa réinventant ses Mothers chaque matin avant de griller sa première Pop Tart, c'était des mauviettes. Des pied tendres. Des quidams. Des pas tellement beaux, en plus: on ne voyait presque jamais leurs tronches dans *16 ou Tiger Beat*. Ni flamboyants comme The Mamas And The Papas ou Sonny And Cher, ni angéliques comme Simon And Garfunkel, ni même étincelants de génie comme Brian Wilson derrière ses Beach Boys, rien ne distinguait The Association que la joliesse des chansons. De fait, tous les palmarès d'airs mémorables du XX^e siècle en retiennent invariablement trois: les

VOIR SUITE PAGE C 8

ALCAN présente

Sable

4 AU 9 JUIN 2002
VIEUX-PORT DE MONTRÉAL
QUAI DE L'OROLOGE
SOUS GRAND CHAPITEAU

Billets en vente:
(514) 790-1245
www.admission.com

COMPLÈT
les 4, 7 et 8 juin en soirée

ÉCOLE NATIONALE DE CIRQUE

SPECTACLE ANNUEL

SÉRIE CONCERTS CENTRE-VILLE

L'ORCHESTRE DE CHAMBRE

I MUSICI DE MONTREAL

DIRECTEUR ARTISTIQUE
YULI TUROVSKY

SAISON 2002-2003

DES INVITÉS DE RÉPUTATION INTERNATIONALE.
DES CONCERTS ABSOLUMENT INCONTOURNABLES.
UNE NOTE PARFAITE!

LES PETITS CHANTEURS DU MONT-ROYAL
QUATUOR ST.LAWRENCE - ISABEL BAYRAKDARIAN
ALBERT MILLAIRE - MONIQUE MERCURE

ABONNEZ-VOUS!

RENSEIGNEMENTS : 514.982.6038 www.imusici.com

GAGNANT
Concours de l'été 2000
Diffusé de l'été 1999
PRIX OPUS
C'est qu'on est
à la hauteur

7^e ÉDITION Festival de musique de chambre de Montréal

Vibrations

Denis Brott, Fondateur et directeur artistique
CLASSIQUES DE CHAMBRE «LA VOIX DE SON MAÎTRE»

Salle Redpath, Université McGill
Tous les concerts débutent à 20 h

JEUDI 6 JUIN Gilles Apat, Julian Armour,
JEUDI 13 JUIN Denis Brott, Paul Coletti,
Jonathan Crow, James Ehnes,
Hermine Gagné, Mathieu Harel,
Ida Levin, Darren Lowe, Antonio Lysy
Jean Marchand, Douglas McNabney,
François Paradis, David Posner,
Er'ella Talmi, James Vandemark.

JEANS ET JAZZ DE CHAMBRE «LES COULEURS DE LA CRÉATIVITÉ»

Salle Oscar Peterson (Université Concordia, Campus Loyola)
Tous les concerts débutent à 20 h.

VENREDI 7 JUIN «The Colours of Invention»,
VENREDI 14 JUIN Luc Beauséjour, Paul Brochu,
James Campbell, Gene DiNovi,
Michel Donato, James Gelfand,
Anne Robert, Alain Trudel,
Dave Young, Jean-Pierre Zanella.

La Société des alcools du Québec présente

BAROQUEBEC / LES WEEK-ENDS BAROQUES SAO

Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
Susie Napper, directrice artistique de la série
Cantates à 17h30 / Concerts principaux à 20 h

SAMEDI 1^{ER} JUIN «SMAM», «Les Voix Humaines»,
DIMANCHE 2 JUIN «La Nef», Face Treble Choir,
SAMEDI 8 JUIN Sylvain Bergeron, Nicolas Boulterice,
DIMANCHE 9 JUIN Isabelle Bozzini, Olivier Brault,
Francis Colpron, Maxine Eilander,
Danièle Forget, Bruce Haynes,
Gregoire Jeay, Matthew Jennejohn,
Hank Knox, Suzie Leblanc,
Mathieu Lussieur, Matthias Maute,
Eric Milnes, Susie Napper,
Hervé Niquet, Hélène Plouffe,
Michiel Schrey, Stephen Stubbs,
Daniel Thonon, Theresa Vanderhoven,
Devon Wastle, Nathaniel Watson.

30 mai - 14 juin 2002
(514) 489-3444 et (514) 489-7444
www.festivalmontreal.org
festivalmontreal@videotron.ca

LE DEVOIR, Québec, Québec, Domtar, Hydro Québec, AIR FRANCE, Culturelle, Le Point du Mouchoir, 93.5, The Gazette, La Scène Musicale, Axiome, Info90, 940

L'ÉTÉ 2002 AU DOMAINE Forget

Tous les concerts commencent à 20 h 30

UN AVANT-GOÛT DU FESTIVAL

Samedi 15 juin 20\$
L'Ensemble de Cuivres du Domaine Forget
Direction, Vincent Cichowicz
Michel Bequet, trombone

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET
22 JUIN AU 25 AOÛT 2002

CONCERT D'OUVERTURE

Samedi 22 juin 25\$
Emmanuel Pahud, flûte
Hansjörg Schellenberger, hautbois
Jean Saulnier, piano
Dufour

Mercredi 26 juin 25\$
La Flûte en Fête
Mathieu Dufour, Lise Daoust, Susan Hoepfner, Robert Cram,
Carolyn Christie et André Papillon, flûtes
Denise Pépin, piano

Vendredi 28 juin 25\$
Alena Cechova, violon
Petr Cech, piano
Soirée des Caisins d'économie des travailleurs et des travailleuses (Québec) et Fédération des caisses d'économie Desjardins du Québec

LES BRUNCHES-MUSIQUE
TOUS LES DIMANCHES DE 11H À 14H

16 juin Anne et Luc Carré, voix et piano
Chansons françaises et québécoises

23 juin René Orea Sanchez, musique vénézuélienne

BILLETTERIE (418) 452-3535 ou 1-888-336-7438

ADMISSION:
• Adultes: 25 \$ ou 32 \$ (taxes incluses)
• Ados (60 ans et plus): 23 \$
• Étudiants: 16 \$ (taxes incluses)
• Enfants jusqu'à 12 ans: gratuit

ABONNEMENT
10 billets de concert au choix de la programmation régulière du festival pour seulement 210 \$ taxes incluses, et bien plus encore.
Forfaits HÉBERGEMENTS-CONCERT disponibles. Visitez notre site
www.domaineforget.com

COÛTS:
26 \$ Adultes
12,50 \$ Enfants de 6 à 12 ans
Gratuit Enfants 6 ans et moins
Taxes et service inclus

